

Bergische Universität Wuppertal
Romanistik

Rencontres littéraires

19 janvier 2023

Marie-Hélène Lafon

J'appelle paysages le corps des pays



BERGISCHE
UNIVERSITÄT
WUPPERTAL

Marie Cravageot (cravageot@uni-wuppertal.de)
Stephan Nowotnick (nowotnick@uni-wuppertal.de)

J'appelle paysages le corps des pays

Tout commence en pays haut, dans la ferme insulaire des enfances ; c'est la source.

C'est un lieu, c'est un milieu, et pour en écrire, il faut en partir, se jeter dans le monde, apprivoiser d'autres paysages, d'autres lieux, d'autres milieux, y trouver place, y inventer des chemins, sans trahir

Je n'écris sans doute à peu près rien d'autre que cet attachement et cet arrachement, cette mise en tension, ce risque de la trahison, cette jubilation et ce vertige du verbe inépuisable.

Marie-Hélène Lafon, décembre 2022.



Marie-Hélène Lafon – Photo Olivier Roller

Marie-Hélène Lafon est professeure agrégée et écrivaine française, née à Aurillac dans le Cantal. Elle a publié de nombreux romans et nouvelles dont *L'Annonce* (2009), *Les Pays* (2012), *Joseph* (2014), *Nos vies* (2017) et *Histoire du fils* (2020), roman qui a reçu le Prix Renaudot. Mais aussi *Histoires* (2016) couronné du Prix Goncourt de la nouvelle.

Bibliographie

Romans

Le soir du chien (Buchet-Chastel, 2001).

Sur la photo (Buchet-Chastel, 2003).

Mo (Buchet-Chastel, 2005).

Les derniers indiens (Buchet-Chastel, 2008).

L'annonce (Buchet-Chastel, 2009).

Les pays (Buchet-Chastel, 2012).

Joseph (Buchet-Chastel, 2014).

Nos vies (Buchet-Chastel, 2017).

Histoire du fils (Buchet-Chastel, 2020).

Les sources (Buchet-Chastel, 2023).

Nouvelles

Recueil complet :

Histoires (Buchet-Chastel, 2015).

Extraits de textes

Extrait 1 : <i>Les pays</i>	p. 6
Extrait 2 : <i>Les pays</i>	p. 8
Extrait 3 : <i>L'annonce</i>	p. 12
Extrait 4 : <i>Histoire du fils</i>	p. 16

Extrait 1 : *Les pays*, p. 15-16.

On resterait partis quatre jours. On logerait à Gentilly, dans la banlieue, on ne savait pas de quel côté mais dans la banlieue, chez des sortes d'amis que les parents avaient. C'était le début de mars, quand la lumière mord aux deux bouts du jour, on le voit on le sent, mais sans pouvoir encore compter tout à fait sur le temps, sans être sûr d'échapper à la grosse tombée de neige, carrée, brutale, qui empêche tout, et vous bloque, avec les billets, les affaires et les sacs préparés la veille, au cordeau, impeccables alignés dans le couloir ; vous bloque juste le jour où il faut sortir, s'extraire de ce fin fond du monde qu'est la ferme. On n'y passe pas, on ne traverse pas, on y va, par un chemin tortueux et pentu, caparaçonné de glace entre novembre et février quand il n'est pas capitonné de neige grasse ou festonné de congères labiles ; on s'enfonce, le chemin est comme un boyau, entre les noisetiers ronds et les frênes et d'autres arbres dont personne ne dit le nom, parce que l'occasion manque de nommer les choses, et pour qui, pourquoi, qui voudrait savoir. On prendrait le

train à Neussargues, un train direct, sans changement jusqu'à Paris. Changer eût été difficile, voire exorbitant, ou périlleux ; à trois, on n'aurait pas su au juste où aller dans la gare de Clermont que l'on ne connaissait pas, où il aurait fallu prendre un souterrain, monter et descendre des escaliers, repérer un quai, en traînant les bagages, sans rien oublier sans rien perdre, surtout le gros sac bleu du père où étaient les cadeaux pour les amis, fromages, de deux sortes, cantal et saint-nectaire, et cochon maison, boudin terrine rôti saucisses, de quoi nourrir cinq personnes pendant quatre jours et plus.

Extrait 2 : *Les pays*, p. 116-119.

On habite à peine son nom ; d'ailleurs les femmes n'ont pas de nom, en changeant, passant de celui du père à celui du mari ; Claire a changé de nom, a repris ensuite le nom du père, Santoire, un nom de rivière à truites, qui se rue et court à la fonte des neiges ou s'étire en chatolements sonores sous le dais vert et bleu des étés. Les rivières partent, s'en vont vers des ailleurs devinés et demeurent cependant en guipure têtue aux lisières du monde qu'elles bornent. Claire est partie, les filles partent, les filles quittent les fermes et les pays. Dans la rue, dans le métro, Claire devine parfois sous la peau des femmes de son âge, ou plus âgées, sous leurs habits de ville, sous leur caparaçon urbain, les traces vives des petites filles qu'elles furent, cartable arrimé au dos, flanquées du chien de ferme, attendant la voiture du ramassage scolaire au bout d'un chemin herbu, ou, plus souvent encore, enfants citadines mises au vert chez les grands-parents, à la faveur des vacances immenses, et affolées d'odeurs, de bêtes, d'orages, de nuits. Longtemps Claire avait tu ses enfances, non qu'elle en fût ni honteuse ni orgueilleuse, mais c'était un pays tellement autre et comme échappé du monde qu'elle n'eût pas su le

convoquer à coups de mots autour d'une table avec ses amis de Paris. Elle avait laissé les choses parler pour elle, un morceau de frêne à l'écorce grenue, ou une ardoise festonnée de lichens roux qu'elle avait conservée au moment de la réfection du toit de la grange, dix ans après son départ. Transportée à Paris, fixée là, au mur blanc, entre la fenêtre du milieu et une étagère chargée de catalogues d'expositions, l'ardoise était immuable quoique confinée depuis plus de dix ans dans la douillette bonbonnière parisienne après un siècle de saisons crues entassées sous le ciel changeant de l'autre pays. Pays quitté, quitté comme on répudie, comme on déserte. Pour faire sa vie. La vie de Claire s'était faite dans la ville des études, ville foisonnante dont elle ne songeait pas à partir. À la belle saison, elle s'y déplaçait volontiers en bus à la seule fin de se laisser happer par les éclats aigus du kaléidoscope des rues mordues de soleil jeune. Certaines femmes étaient vaisseaux, caravelles, dont l'image longue, aussitôt en allée, flottait dans l'air, vivace et transparente. Parfois, et c'était rare autant que grand, quelque chose de la première vie faisait irruption dans la seconde, une collision se produisait dont Claire percevait seule le fracas infime sous l'apparence lisse des heures. Un dimanche de juillet, elle venait d'avoir quarante ans, elle s'était trouvée par hasard aux Tuileries au moment de l'arrivée du Tour de France. Il avait plu sur les bals de la veille et l'été pétillait ; elle se tenait dans les salles du musée du Jeu de Paume, à l'étage, muette devant des toiles fluides qui s'étiraient aux murs en coulures mêlées, sable brunes

orangées roses grèges, puissantes et onctueuses. Elle se tenait là ; les vacances avaient vidé la ville, trois ou quatre visiteurs glissaient d'un tableau à l'autre dans un silence de cloître cistercien. Toujours dans les musées elle s'attardait aux fenêtres, aimant cet entre-deux singulier du dehors et du dedans, de l'affairement citadin et des pièces immobiles. Rue de Rivoli, le peloton avait éclaté, découpé dans l'écran de la baie haute comme jadis dans celui de la télévision quand, à l'heure de l'arrivée de l'étape, si le temps le permettait, on s'accordait une pause, dite des quatre heures, dans les travaux de la fenaison. Le corps rompu de gestes, harassé de soleil, on buvait de la limonade ou de l'eau coupée de sirop ; le père piquait de la pointe du couteau des quartiers de melon saupoudrés de sucre, les filles le fils mordaient dans la chair des pêches. Le carrelage de la cuisine restée fraîche dans la pénombre des volets clos était une caresse sous les pieds dénudés tandis que les coureurs ahaïaient sous les gesticulations du public massé de part et d'autre de la route, le tout demeurant passablement irréel et comme surgi d'un autre monde derrière l'écran bombé de la télévision dont le père baissait le son, de sorte que le commentaire du journaliste sportif, qu'il jugeait superflu, se trouvait réduit à l'état de litanie chuintante et inintelligible, émise en une langue étrangère. Dans la fenêtre du musée, entre deux tableaux, les maillots du peloton s'enchevêtraient, ça gueulait en couleurs tandis que les badauds coiffés de casquettes publicitaires s'égosillaient, bouches ouvertes sur des cris qu'elle

n'entendait pas. L'enfance était là, ses étés ardents, le foin coupé, la touffeur des granges, et les maillots éblouissants de coureurs dont elle n'avait pas oublié le nom, Anquetil Merckx Poulidor Hinault. Elle ne savait plus aujourd'hui qui gagnait le Tour de France et quel torse parfait moula ce maillot jaune qu'elle venait de voir passer dans la cavalcade échevelée du peloton ; mais elle entendait chaque année, au début de ses vacances, que le Tour avait pris son départ, parfois en Belgique ou au Luxembourg, qu'il approchait des Pyrénées ou des Alpes, que l'étape de L'Alpe-d'Huez ou le contre-la-montre de Poitiers serait décisif. Ces phrases toutes faites flottaient, soudain incarnées, devenues tangibles, de l'autre côté de la vitre et dans le musée recueilli. Claire était restée là un long moment, à l'exacte croisée des temps, des lieux et de ses mondes soudain embrassés.

Extrait 3 : *L'annonce*, p. 52-55.

Les trois fenêtres de la pièce, alignées, donnaient sur les bâtiments et les terres du Jaladis, cernés de hêtres plantureux, et plus loin, au bord de rien, au-delà de ce qui pouvait être embrassé d'un seul regard, sur les plateaux d'estive que l'hiver vidait de leurs troupeaux. Au Jaladis, Paul l'avait expliqué dès le premier jour, pointant les toits d'ardoise rassemblés, vivaient Michel, sa femme Isabelle et Cathy, leur fille de treize ans qui allait au collège de Condat. Elle pourrait aider Éric, lui montrer, ils prendraient le même car. On se verrait pendant l'été, quand les gros travaux seraient finis, avant la rentrée, pour en parler, mettre ça au point, faire connaissance. Les premiers jours de juillet, très tôt, après le départ de Paul happé par les tâches, hâtif et ramassé, déjà,

pour cette lutte que ce serait, toute la journée, d'accomplir les besognes, les unes après les autres et ensemble, organiquement enchaînées, le soin des bêtes et des machines et la fenaison, ces matins-là, au commencement, Annette, que pétrifiait encore le nœud du métier de Paul dans lequel il était pris, ligoté serré tenu, métier dont elle ne savait rien, ni les gestes ni les odeurs, traces, marques, stigmates, ni les lancinantes fatigues ou tenaces douceurs ou prébendes inattendues, Annette, chaque matin, Éric dormant derrière la cloison dans la chambre du fond, s'était appliquée à se tenir devant ce que Paul appelait la vue ; à Nevers plusieurs fois il avait eu ce mot, la vue. Et elle avait attendu, depuis Nevers, attendu pour savoir ce que ce serait, devinant, pressentant une sorte d'avènement, loin de la façade pâle et du toit de la maison d'en face de l'autre côté de la rue à Bailleul derrière la haie de thuyas sévèrement taillés. Elle apprenait. Immobile. Sans même boire le café refroidi dans le bol à rayures sur la table derrière elle. Elle apprenait la lumière qui réveillait chaque chose, l'une, l'autre ensuite, visitée prise nimbée ; les prés, les arbres, la route en ruban bleu, les chemins tapis, les vaches lentes et les tracteurs matutinaux, cahotants, volontiers rouges. Elle avait senti, pendant ces journées, les premières, de cet ardent juillet, qu'elle devait se tenir là, patiente même si elle avait peur. Même si elle ne savait rien de ces chemins, ni de ces prés fourrés d'herbe

insolente, elle ne disait plus champ, on n'avait pas de champ ici, on ne semait pas, on ne semait rien, elle l'expliquait à Éric, la terre était assez riche à cause des volcans qu'il y avait eu pour nourrir toute cette herbe dardée, folle. On n'arrosait pas non plus, on n'avait pas besoin, c'était un autre pays. Tant de luxuriance stupéfiait Annette, la terrassait bien que les maïs dressés là-bas dans le Nord en turgescente vigie au bord des routes de l'été aient pu, jadis, dans sa vie d'avant, lui donner parfois une conscience fugace de l'humaine insignifiance. Annette se tenait debout devant la vue, suivant, comme du doigt, les nervures des ombres couchées en bêtes dociles au flanc des arbres dont elle ne savait pas le nom. Elle ne demanderait pas à Paul, elle n'était pas une écolière, elle n'était pas en voyage d'agrément ni en séjour chez de lointains cousins, elle ne donnerait pas dans le tourisme éclairé, elle n'avait pas loué un gîte pour les vacances, n'explorait pas méthodiquement l'exotique contrée, faune flore et autochtones inclus. Il s'agissait de faire sa vie là, de commencer de recommencer là. Elle attendrait que Paul dise, l'air de rien, comme en passant, ce qu'il y avait à savoir, sans donner leçon. Le nom du Jaladis lui avait plu, il sentait le conte d'enfance et sa douceur désuète s'accordait avec ce que Paul racontait de Michel, né au Jaladis, de sa femme Isabelle et de leur fille, de cette famille. Les toits du Jaladis faisaient repère dans cet horizon de

vertige, ciel plateaux bois prés, face auquel il faudrait vivre, tout contre, dès lors que par les trois fenêtres nues le pays d'ici entrait dans la pièce de Paul, l'embrassait, la moulait à sa mesure énorme, ne laissant pas de répit. Sans Paul, sans Éric, dans les aubes nacrées de juillet, Annette avait résisté aux choses vertes, les avait apprises, en avait cerné les contours, à la seule fin de n'être pas dévorée par des forces anciennes qui, elle le sentait, étaient trop grandes pour elle, pour une femme de trente-sept ans venue du Nord crachée par une petite ville du Nord, et pas spécialement solide, ni équipée caparaçonnée armée.

Extrait 5 : *Histoire du fils*, p. 163-167.

Les dates sont là, gravées en lettres dorées sur le marbre sombre du caveau, quasiment pimpantes dans l'avril bondissant. 2 août 1903-28 avril 1908. Armand Lachalme. Cent ans. Le jour, le mois, l'année sautent aux yeux d'Antoine. Armand Lachalme est mort et enterré depuis cent ans, jour pour jour, à Chanterelle, Cantal, pays perché, pays perdu ; et lui, Antoine, son petit-neveu, il hésite un instant sur le terme exact à mettre sur ce degré de parenté jusqu'alors inusité dans le champ de sa conscience d'homme bientôt quinquagénaire, lui donc, Antoine Léoty, son petit-neveu, citoyen franco-américain, nanti de la double nationalité depuis plus de quinze ans, de passage en France pour trois jours, entre deux avions, se tient là devant la tombe de cet enfant de cinq ans dont, quelques heures plus

tôt, débarquant à Chanterelle au volant d'une voiture louée à Clermont-Ferrand, il ignorait jusqu'à l'existence. Il est le petit-neveu d'un enfant de cinq ans, mort et enterré depuis cent ans, jour pour jour. Il déglutit, ses paumes sont moites, il a soudain très chaud ; il vient de passer avec un autre Armand, Armand Lachalme, né en mars 1935, cousin germain de son père, neveu de cet enfant mort, et désormais seul détenteur des clefs du royaume de Chanterelle, un après-midi qui comptera dans sa vie, il le sait il le sent, c'est un aiguillage une frontière un seuil. Cette fois les mots se bousculent et il se tient debout dans la lumière verte, frisée de vent vif, qui balaie le cimetière de Chanterelle. Le soir va venir, il est attendu à Figeac, rue Bergandine, à deux bonnes heures de route ; Laurence, la deuxième fille de Claire, habite la maison, elle y a élevé ses trois enfants, elle avait douze ans à sa naissance mais il a toujours gardé avec elle, en dépit de l'éloignement, un lien tenace et précieux que son père voyait comme une sorte de prolongement naturel de celui qui l'attachait, lui, à sa cousine Claire plus qu'à ses deux sœurs. Antoine s'ébroue, il aime conduire, ça lui éclaire les idées, mais il peine à s'arracher à Chanterelle. Il fixe ce

tiret, le tiret du six sur les claviers français, toute une vie dans un tiret, une poignée d'années, à peine cinq, l'âge de ses deux fils, jumeaux, Emmet et Enak, qui grandissent à Los Angeles, sont nés à Vancouver, ont déjà vécu deux ans à Singapour. Antoine est en pèlerinage, le mot le surprend là, dans ce cimetière, où il sonne étrangement, mais il n'en trouve pas de plus juste ; il se dit soudain qu'à force de vivre, de travailler, de penser en anglais, il perd son français qui lui résiste, rechigne et le boude, se racornit et se ratatine ; en pèlerinage donc, sur les traces de son père qu'il n'a pas vu vieillir, qu'il n'a pas vu mourir. André n'avait pas vraiment vieilli, il était mort d'un coup, à quatre-vingt-cinq ans, dans son lit, comme ses deux mères, et comme papa, répétait Claire qui n'en revenait pas, à quatre-vingt-douze ans, de devoir enterrer Dadou, elle seule continuait à l'appeler ainsi, si vif, si alerte et de sept ans son cadet. Laurence et Claire avaient réveillé Antoine à Los Angeles où il venait d'arriver avec femme et enfants pour prendre un nouveau poste. Il se revoit, dans le salon, béant, au milieu des cartons du déménagement à peine ouverts ; la France, Toulouse, Figeac, la voix de Claire, celle de Laurence, un autre espace-temps, les prémices

de sa vie. Il avait pris un avion, très vite, pour Paris, un autre pour Toulouse, il était venu, on l'avait attendu. Il avait été là, sonné, à Figeac, à l'église et devant la tombe, dans la tiédeur d'un après-midi de mars, avec la tribu de la rue Bergandine rassemblée autour de Claire, et les amis qui avaient pu venir de Toulouse ou d'ailleurs ; ses parents étaient morts, leurs amis, ou ce qu'il en restait, étaient vieux, lents, rabougris, on peinait à se reconnaître, il se sentait étranger, nu et défait, en dépit de Laurence et de Claire. Au retour, il avait été soulagé de retrouver un monde jeune, trépidant ; il s'était laissé happer et avait donné le plein de ses forces pour faire face à tout, s'adapter, se réinventer dans un environnement nouveau, après Singapour et avant une autre ville, un autre pays peut-être, un autre défi. Amy, qu'il avait rencontrée au Canada, excellait à se trouver à sa place partout ; en quelques semaines elle arrondissait autour de lui et des enfants le nid d'une maison toujours nouvelle qui leur semblait aussitôt familière. Plus d'une année avait passé, la succession avait été limpide, André ayant tout organisé après la mort de Juliette ; Antoine avait peu pensé à son père, davantage à sa mère, dont il rêvait souvent, telle qu'il l'avait

vue pour la dernière fois, à Noël 2004, chez Laurence, diaphane, rabotée par la maladie, étrangement sereine et déjà un peu partie, embarquée et cependant émue de voir, de toucher, ses deux petits-fils, ses jumeaux américains. Pendant près de vingt ans, entre leur départ à la retraite et le début de la maladie de sa mère, ses parents avaient voyagé dans son sillage, passant avec lui, avec Amy et Emma ensuite, plus de deux mois par an, au moment des fêtes et en août. Ils ne pesaient pas ; curieux, parfois stupéfaits, jamais railleurs ni méprisants, ils se réjouissaient volontiers et demeuraient en appétit du monde et follement épris de leurs trois petits-enfants dont l'aînée, Emma, leur devait un français encore sommaire, mais efficace et chantant.



Merci pour votre participation.

Nous sommes heureux d'avoir
partagé ce moment de littérature
avec vous.

Au plaisir de vous revoir bientôt lors
de la prochaine Rencontre littéraire !

N'hésitez pas à vous inscrire à notre
lettre d'information pour tout savoir
sur nos prochains événements.